

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 82 (1955)
Heft: 3

Artikel: La "croisière" de Marc-Henri : [suite]
Autor: Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-229339>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



La « Croisière » de Marc-Henri

par
Jean des Sapins

III

La nuit était sur son déclin quand nos trois Vaudois quittèrent Le Pirée, endormis dans leur étroit lit de camp et vêtus comme Adam dans le Paradis terrestre.

Marc-Henri, le nez près du hublot, se régala d'air salin, tandis que ses deux compagnons suaiient à grosses gouttes.

Le soleil était déjà haut dans le ciel quand ils se mirent à table pour le petit déjeuner.

— Le capitaine m'a dit qu'on se dirigeait vers l'Île de Crète. Il y en a pour un moment. Allons nous installer sur le pont !

Ils trouvèrent des sièges à l'ombre d'un grand mât et, tandis que Marc-Henri racontait sa conversation avec le capitaine, Jules au Sapeur jetait un coup d'œil attendri sur les belles baigneuses qui, de la piscine, venaient s'étendre au soleil.

— Charette de charette ! s'exclamait-il avec conviction, il y en a qui sont rudement jolies.

— Ça te change de tes négresses d'autrefois, répliqua Marc-Henri, qui n'aime pas être interrompu dans ses discours.

De suite, il reprit le fil :

— Vous avez vu ce navire, en rade du Pirée, qui s'appelle l'*Agamemnon*. Eh ! bien, c'est celui qui a été réservé pour la croisière des têtes couronnées... et découronnées. Il va partir dans un pair de jour pour Marseille. Seulement,

il ne prend pas tout le monde au même endroit, parce que ces messieurs et ces dames, qui ont été déguillés de leurs trônes, n'ont pas la possibilité d'embarquer où ils veulent. Pour ça, il leur faudrait un sauf-conduit comme ceux qui sont privés de leurs droits civiques et qui veulent venir dans le canton de Vaud.

— Ils en sont là ! dit François éberlué.

— Il paraît, d'après le capitaine, que c'est le roi de Grèce qui a fait l'invitation. Eux, n'est-ce pas, comme ils n'ont plus rien à faire puisqu'ils n'ont appris que le métier de roi, ont sauté sur l'occasion. Alors voilà, c'est la croisière des « sang-bleu » qui va commencer.

— Des sang... quoi ? reprit François en tendant l'oreille.

— Bleu ! que je te dis. On les appelle ainsi parce qu'ils sont venus au monde tout nus avec une couronne sur la tête. Seulement, pour quelques-uns, elle

était mal assujettie, c'est pourquoi elle est tombée.

— Ah ! je comprends, répliqua François.

— Par exemple, si le roi Farouk en est, de cette croisière, il ne pourra jamais aborder à Port-Saïd. Nous, on nous laissera passer comme une lettre à la poste. Avec un passeport en règle, signé du préfet, on est bon. Mais lui, bernique ! Il serait coffré du premier coup et mis au violon pour le restant de ses jours !

Comme Jules au Sapeur continuait de se taire, Marc-Henri l'interpella :

— Ça ne t'intéresse pas ce que je raconte ?

— Oh ! moi, ces rois, fit-il avec dédain, en haussant les épaules.

— Tu préfères regarder les « bikinis » !

— Si on peut dire !

La journée passa. Vers le soir, ils assistèrent au coucher du soleil, que François compara à une immense pièce d'or tombant dans l'eau. Puis vint la nuit, une de ces nuits tièdes où l'on s'attarde sur les promenoirs, sur le pont supérieur et dans le bar en face d'une orangeade.

— Ma parole ! on ne saura bientôt plus ce que c'est que de boire « trois décis ». Il ne nous restera plus qu'à signer la tempérance.

* * *

Quand les côtes de l'Ile de Crête se dessinèrent à l'horizon, Marc-Henri et ses compagnons étaient à l'avant du bateau. Cette terre montagneuse et brûlée de soleil, avec des fonds de vallées fertiles où croissent le blé, la vigne et les oliviers, leur parut tellement différente de leur patrie qu'ils ne purent établir aucune comparaison. Cependant, Marc-Henri, qui était le

premier en géographie au Collège d'Yverdon, expliqua :

— C'est long comme de Lausanne à Zurich et large, à peu près, comme notre Plateau. La ville d'Héraklion où nous allons aborder a autant d'habitants aujourd'hui que Lausanne en avait quand nous étions gamins.

Tandis que le bateau entrait dans le port, ils admirèrent l'ensemble des fortifications, sorte de château crénelé, surmonté d'une tour et construit jadis par les Vénitiens, comme en fait foi le lion de Venise encastré dans la muraille.

Les voyageurs prirent place dans les cars et ce fut le départ pour Cnossos, où se trouvent les ruines du palais de Minos.

— Tu vois, disait Marc-Henri à François, dans ce pays les tomates n'ont pas plus d'échalas que la vigne. Il n'y a qu'à se baisser pour récolter. Point de sulfatage, point de nettoyage, point d'arrosage, on laisse faire la nature.

— Qu'est-ce que c'est que ce bruit ? demanda François, en levant le nez vers les pins parasols.

— C'est des cigales, elles font un boucan du tonnerre ici, tandis qu'à Nîmes, on les élève presque pour intéresser les étrangers de passage.

Par petits groupes derrière un guide — les Tutschés d'un côté, les Welsches de l'autre — on entre dans les ruines. C'est une succession d'escaliers à monter et à descendre pour pénétrer dans des salles où l'on voit des fresques, le trône du roi et sa salle de bain.

— Quelle baignoire ! s'écrie Jules au Sapeur. Elle était faite pour un géant.

— Minos, dit le guide, était un roi légendaire, fils de Zeus que la Mythologie place en Crête. Il était le père d'Ariane et de Phèdre et le maître de ce labyrinthe qui servait de repaire à un monstre, le Minotaure.

— Oh ! moi, la Mythologie, répliqua Jules au Sapeur, cela me laisse froid.

— Excepté les naïades ! fit Marc-Henri.

— Qu'est-ce que c'est qu'un Minotaure ? questionna François.

— C'était un rude gaillard, dit Marc-Henri, moitié taureau, moitié homme et qui pourrait bien sortir de par là-dessous !

— Pas possible ! s'exclama François épouvanté, se souvenant que tout gamin, dans le pâturage des Crébillons, il avait été poursuivi par un taureau et s'était réfugié sur un hêtre.

— Le Minotaure, reprit le guide, fut tué par Thésée.

— Ah ! bon, soupira François rassuré. Ce Thésée, ça devait être pour le moins un carabinier ou un dragon.

Dans les caves du roi Minos, ils virent, alignées dans un ordre impeccable, de magnifiques jarres ornemées. Elles contenaient l'huile d'olive à l'usage des hôtes du palais.

— Mets-toi devant la première, François, je veux te photographier. Elle est à peu près aussi haute que toi.

Puis remettant son appareil en place, il ajouta :

— Quels drôles de « carnotzets » ils faisaient dans ce temps-là !

Mais le guide reprit :

— La Crète fut colonisée par les Doriens, puis occupée par les Romains, les Vénitiens puis les Turcs qui durent l'abandonner aux Grecs au commencement de ce siècle. Cependant, au cours de la dernière guerre, des parachutistes allemands pénétrèrent dans les ruines du palais de Minos pour se protéger des bombardements anglais.

— Voyez-vous, dit Marc-Henri à son entourage, les Allemands, c'est comme le chiendent. On en laisse une touffe dans un champ et bientôt tout le terrain est envahi.

Après un arrêt sur la place d'Héraklion et un coup d'œil au pittoresque marché, ce fut la descente vers la mer.

Après l'embarquement, le grand bateau s'éloigna lentement du rivage et mit le cap sur l'Île de Rhodes, tandis que les passagers regardaient s'éloigner l'île bienheureuse.

(A suivre.)

Sacré facteur, va !

Un vieux facteur rural, faisant sa tournée, arrive un jour chez une de nos connaissances.

D'un air grognon et fâché, il lui tend une carte postale en disant :

— Je voudrais bien savoir depuis quand je lis votre courrier !

La missive, en effet, portait ces mots :

« Je ne t'en dis pas plus long pour aujourd'hui, car le père X. lit toutes les cartes ! »

Ces gosses !

Sur une route très fréquentée, aux abords d'une école, un signal triangulaire porte ces mots :

Attention ! Ecole !

Ne tuez pas les enfants !

En dessous, un écolier, en lettres malhabiles, a rajouté :

Visez plutôt un professeur !